

jeunes ! Pauvres enfants, je songeai au sort affreux qui leur était promis... J'eus peur. A peine nous restait-il le temps de fuir ;.... le vaisseau qui nous attendait devait mettre à la voile le lendemain matin. Il fallait nous diriger vers le rivage sans affectation ; je ne pouvais emporter de bagages,... cela eût éveillé les soupçons.... D'ailleurs, par un reste d'aveuglement, de bonne opinion de mes concitoyens, j'étais persuadé que les crimes révolutionnaires seraient de courte durée ; j'espérais pouvoir revenir en France au bout de quelques mois.... Je mis un peu d'or dans mes poches... Mais, comme je vous l'ai dit, je réunis au fond d'un coffret tout ce que je possédais de plus précieux. Alors...

Ici le marquis s'arrêta et parut rassembler ses souvenirs.—Alors, reprit il, j'écartai les domestiques pour n'être vu de personne, et je me rendis dans le salon. Là, s'élève une vaste cheminée gothique soutenue par deux caryatides. Derrière l'une de ces statues se trouve un bouton de cuivre faisant à peine saillie et brun comme le bois de chêne dans lequel il est fixé. En le poussant on ouvre une armoire inconnue de tous et qu'un de mes amis fit pratiquer, au temps du Cardinal de Richelieu, pour y cacher des papiers très importants et de nature à le compromettre. Ce fut dans cette armoire que je placai mon trésor ; ... puis j'allai me jeter tout habillé sur mon lit, afin de prendre un peu de repos. Attendez... Est-ce tout ? Il me semble que j'oublie quelque chose.... Le lendemain nous partimes... Nous ne sommes pas revenus,... et j'ai perdu la fortune de mes enfants... Oh ! se dire qu'on a enfoui un trésor, se dire qu'on a quelque part plus de trois cent mille livres, et qu'on traîne à l'étranger une existence miserable, entre deux pauvres anges voués à des travaux ingrats ! Qui sait si les privations et l'ennui ne les dessècheront pas dans la fleur de l'âge. Et j'aurai fait leur malheur, et je ne pourrai pas les pleurer sans qu'un remords se mêle à mes larmes... O chevalier, il faut être père pour comprendre ces angoisses, ces déchirements du cœur.

—Monsieur le marquis, si ce trésor vous était rendu, si vous pouviez dans l'avenir doter vos filles et leur faire reprendre leur rang, tous vos vœux seraient comblés, n'est-il pas vrai ?—Je n'aurais plus rien à demander au ciel.—Et croyez-vous que ce trésor soit encore à la place où vous l'avez posé ?—Je le crois. Le vicomte d'Ambleziez, mon voisin de campagne, qui n'a émigré que tout récemment, m'a appris que les dévastateurs avaient jusqu'ici respecté mon château.—Dieu soit loué ! s'écria le jeune homme d'un air inspiré.—Mais à quoi bon les questions que vous m'adressez ? Quand un mal est incurable, n'est-ce pas folie que d'y chercher un remède ?—Monsieur, votre trésor vous sera rendu, ou bien... je serai mort.—Que signifient ces paroles ? Je ne vous comprends pas.—Je dis... que demain je partirai pour la France.—Vous, mon ami ! Mais c'est courir au devant du supplice.—Il n'importe..., ma résolution est arrêtée. Vous ne savez donc pas que je suis orphelin, que je n'ai à aimer que votre famille... Eh bien ! pour le bonheur de votre famille, je suis décidé à risquer ma vie.—Non, je ne consentirai pas à cette entreprise insensée, je n'accepterai pas un tel dévouement.

Et en parlant ainsi, le marquis pressait avec émotion Alexis entre ses bras.—Celui-ci se dégagea doucement, et, près de sortir, il dit d'une voix grave :—Monsieur le marquis, vous essaierez vainement de me dissuader. Demain un vaisseau m'emportera vers la France. Si je ne suis pas de

retour dans quinze jours au plus tard, alors... priez pour moi !

IV.

Un petit bâtiment de commerce anglais, ayant son chargement pour l'île de Jersey, avait quitté Douvres deux jours après la conversation du marquis et du chevalier ; il avait tenu le milieu du canal afin d'éviter la rencontre de quelque navire français, puis avait doublé le cap de la Hogue. Un jeune homme descendit dans le canot que quatre vigoureux rameurs firent voler jusqu'à la côte ; là le passager sauta lestement à terre, et dit en langue anglaise aux matelots : “ Ici, dimanche matin, à la même heure.” Le canot s'éloigna ; Alexis de Melcieu, car c'était lui, resta seul sur la plage.

Divers sentiments se partageaient son cœur. Il éprouvait ce bien être, cette émotion qu'inspire le retour au pays ; c'était avec envirrement qu'il respiraient l'air de la France ; mais, à côté de cette sensation délicieuse, venait se placer l'idée d'une tâche ardue, et qu'une faveur toute particulière du ciel pouvait seule lui permettre d'accomplir. A la vue de ces grèves mélancoliques, de ces prairies qui dessinaient au loin leur verte ceinture, et de Granville, la cité industrielle encore endormie au bruit de la mer, Alexis songeait non sans amertume que toute cette belle contrée était devenue la proie de possesseurs féroces, qui avaient remplacé l'abondance par la misère, la douce tranquillité par la guerre civile et le désespoir.

Un costume de colporteur forain déguisait la qualité du chevalier. Ce costume se composait de guêtres en cuir serrées au dessus du genou, d'une veste ou carmagnole brune avec une ceinture, de culottes amples en toile rayée et d'un mauvais chapeau de feutre gris. Un havresac garni de mouchoirs, d'indivis, de petits couteaux, de tabatières, de miroirs et autres menus objets, étaient fixé sur les épaules d'Alexis par une forte courroie. Ce qui avait déterminé le chevalier à se transformer ainsi en colporteur, c'est qu'un émigré de ses amis lui avait donné une passe signée d'un an auparavant par les autorités de Honfleur pour le nommé Joseph Hugues, paysan dévoué à cet émigré, qui avait pu lui-même, sous le déguisement pris par Alexis, se dérober à un mandat d'arrestation. Muni de ce papier, prêt à tout risquer, ayant devant les yeux l'image de la charmante Blanche de Livry, le chevalier s'achemina d'un pas ferme vers Granville, où il voulait passer la journée ; car son intention était de n'arriver au château du marquis que vers le soir, afin d'y demander l'hospitalité, si par hasard cette demeure seigneuriale était occupée.

A peine avait-il fait une demi-lieue, qu'il rencontra deux hommes qui, à l'aide d'une espèce de râteau, raclaient la surface du sable et formaient des meules ou moies d'où le sel devait être ensuite extrait. Il s'approcha d'eux, et, prenant l'accent trainard d'un paysan, lia conversation ; car ne pas leur parler eût été une imprudence. D'ailleurs il n'était pas fâché d'obtenir des renseignements.

—Citoyens, dit-il, vous êtes à la besogne de bien bonne heure ?

L'un de ces hommes regarda de côté le nouveau venu d'un air de farouche méfiance, et répondit tout en continuant à râcler le sable :—Ce n'est pas impossible... il fait beau temps, on en doit profiter... Mais toi, tu ne t'es pas mis trop tard en route ?—Je viens du Mont-Michel.—Et tu vas ?—A Granville.—Quoi faire ?—Tu es curieux, dit en riant Alexis ; mais il n'y a pas plus de mystère dans ma conduite